

## L'africanité et l'exotisme dans l'œuvre des auteures contemporaines subsahariennes : Calixthe Beyala et Ken Bugul



**Kaiju Harinen**

Université de Turku, Finlande

kaiju.harinen@utu.fi

- [...] *Tu es noire, tu es femme... Trop de handicaps pour ta route. - Blanche ou noire, cela n'a d'importance que pour les imbéciles* (Calixthe Beyala, 1994 : 113).

Reçu le 17-09-2012 / Accepté le 25-05-2013

**Résumé :** Cet article porte sur l'écriture semi-autobiographique de l'écrivaine camerounaise Calixthe Beyala et sur celle de l'écrivaine sénégalaise Ken Bugul. Notre objectif est d'examiner le regard ethnocentrique et simpliste de la critique française dominante posé sur l'écriture subsaharienne. Nous analyserons le concept d'africanité et d'exotisme dans le contexte de la littérature subsaharienne d'expression française, particulièrement, dans l'œuvre de ses écrivaines, représentatives pour la nouvelle génération de la production littéraire féminine subsaharienne. Le cadre théorique de cet article est fondé sur le concept féministe d'intersectionnalité et sur l'analyse du discours appliquée aux études littéraires<sup>1</sup>. Selon nous, Beyala et Bugul cherchent à montrer jusqu'à quel point l'image de la femme noire et l'image de l'auteure africaine sont souvent établies sur des stéréotypes érotisés et exotisés et, également, sur les oppositions binaires patriarcales.

**Mots-clés :** littérature féminine subsaharienne, image de l'auteur, africanité, exotisme, littérature-monde en français

### **Africanness and Exotism in the work of contemporary Sub-Saharan Authors: Calixthe Beyala and Ken Bugul**

**Abstract:** This article concentrates on semiautobiographical writings by the Cameroonian author Calixthe Beyala and the Senegalese author Ken Bugul. My aim is to examine the ethnocentric and simplifying bias of mainstream French literary criticism on Sub-Saharan writing. I will analyse the concepts of Africanity and exoticism in the context of Sub-Saharan literature written in French in general, and in the works of the two authors in particular, as they represent the new generation of Sub-Saharan women's literature. I will draw on the feminist concept of intersectionality as well as on discourse analysis as it is employed in literary studies.<sup>2</sup> In my estimation, Beyala and Bugul attempt to demonstrate to which degree images of black women and black women authors are often stereotypical eroticized and exoticized reconstructions based on patriarchal binary oppositions.

**Keywords:** Sub-Saharan women's literature, image of the author, Africanity, exoticism, world literature in French

## Introduction

Dans la recherche littéraire, l'exotisme et l'africanité se réfèrent traditionnellement à l'indifférence de voir l'*autre* dans sa diversité. Ainsi, la différence est plus facile à assumer et à catégoriser par la personne qui se trouve en face de l'altérité, c'est-à-dire un/e représentant/e d'une culture plus ou moins inconnue<sup>3</sup>. Aujourd'hui, ces notions ont toutefois été re-connotées : l'africanité renvoie plutôt à « une africanité autre, une africanité qui s'invente dans la création contemporaine et qui n'est pas où on l'attend [...] » (Chalaye, 2001). L'exotisme, pour sa part, est de nos jours re-nommé entre autre par le terme « néo-exotisme » et « le renouveau de l'exotisme » (Cazenave, 2003 ; Laronde, 1993). Contrairement à la notion d'africanité positivée, celle de néo-exotisme a cependant gardé sa face « diminutive ». De fait, Cazenave (2003 : 254) considère que la société européenne ou le lectorat européen essaie de généraliser et de réduire la diversité des auteurs africains à un ou deux ensembles pour « domestiquer en quelque sorte la différence ». Dans l'œuvre de Beyala et de Bugul, cette différence est soulignée et fait partie de la thématique fondamentale de leurs œuvres. Les clichés et les stéréotypes sur l'altérité touchent cependant les deux « opposants » : le Blanc et le Noir. Les deux « races » sont ridiculisées et remises en question à travers l'ironie et l'humour burlesque.

Dans le cadre de cet article, nous nous référons à deux ouvrages semi-autobiographiques de Beyala, *Assèze l'Africaine* (1994) et *La petite fille du réverbère* (1998), et à la trilogie également semi-autobiographique de Bugul intitulée *Le baobab fou* (1982), *Cendres et braises* (1994) et *Riwan ou le chemin de sable* (1999). Dans ces ouvrages, les deux auteures racontent l'histoire d'une jeune femme noire confrontée à la réalité raciste dans une Europe postcoloniale. La société blanche dans laquelle ces protagonistes vivent ne les accepte pas en tant qu'êtres humains : la représentation de la femme noire est réduite au stéréotype exotique et érotique (*la bête curieuse*). Les ouvrages de Beyala et ceux de Bugul seront abordés à partir du contexte de la recherche féministe postcoloniale et de l'intersectionnalité s'opposant au féminisme occidental accusé d'ethnocentrisme. L'intersectionnalité renvoie à la répression naturalisée basée sur différents facteurs qui influencent l'identité sociale (« race », genre, classe sociale, âge, santé, orientation sexuelle, etc.) qui s'accumulent et interagissent dans les enjeux liés au pouvoir (Yuval-Davis, 2006 : 195-196).

### Deux représentantes de la littérature subsaharienne féminine d'expression française : Calixthe Beyala et Ken Bugul

Calixthe Beyala (1961-) et Ken Bugul (1947-) représentent la littérature subsaharienne d'expression française contemporaine. Ces auteures se distinguent cependant par leur situation géographique : Beyala vit en France depuis 1978 et représente ainsi la

littérature de la diaspora, tandis que Bugul réside actuellement au Sénégal après avoir vécu longtemps au Bénin. Le vrai nom de l'auteure est Mariétou Mbaye Biléoma. Le pseudonyme de Ken Bugul lui a été imposé par son éditeur pour la protéger d'un scandale probable à cause des propos considérés comme audacieux à l'époque de la parution de son premier ouvrage en 1982 (Mendy-Ondoungou, 1999 : 1). Ces écrivaines sont souvent classées comme des auteures féministes dans la critique littéraire française ou africaine. De fait, Nathalie Etoké (2001 : 1) considère qu'en général l'écriture contemporaine subsaharienne et féminine est « engagée et engageante ». Beyala critique particulièrement la condition de la femme dans la société phallocentrique africaine et européenne.<sup>4</sup> Bugul remet surtout en cause le féminisme occidental « blanc »<sup>5</sup>. Cela ne signifie cependant pas que leur écriture soit uniquement engagée pour une cause commune et qu'elle reflète sans faille la société africaine. Or, c'est exactement ce genre de reflet réaliste de la société qui semble intéresser, dans sa majorité, la critique occidentale contemporaine.

La littérature postcoloniale dite « francophone » est souvent caractérisée par une catégorisation quelque peu hâtive de la part de quelques critiques occidentaux. Isaac Bazié (2005 : 9) considère que « dès leur émergence, dans la première moitié du XXe siècle, les littératures francophones ont été perçues en fonction des différences qui les séparaient d'autres littératures notamment de la littérature française ». Quant à l'écriture féminine subsaharienne, elle est souvent lue uniquement comme un reflet réaliste et un témoignage sur la position de la femme africaine et sur la société africaine. La critique occidentale semble, en effet, privilégier les aspects sociologiques et historiques des écrits littéraires africains<sup>6</sup>. Toujours selon Bazié (2005 : 15), il y aurait « [...] une corrélation directe entre corps romanesque et corps social, réel [...] ». En somme, la critique littéraire occidentale ignorait la complexité de l'écriture et les modalités figuratives chez les auteures africaines, négligeant ainsi toute la dimension artistique de l'ouvrage littéraire. Autrement dit, il est question de l'image de l'auteur africain qui est exotisée par la critique occidentale sous forme de discours éditoriaux, commentaires des critiques littéraires, etc. Précisons que nous nous référons à la notion d'image de l'auteur définie par Ruth Amossy (2009) et à celle de posture définie par Jérôme Meizoz (2007, 2009). Selon Amossy (2009 : 2, 9), l'image de l'auteur se construit de deux manières *discursives* essentielles : premièrement, à travers l'image de l'auteur que ce dernier transmet dans le discours littéraire par l'*ethos* auctorial et l'*ethos* narratif superposés, et deuxièmement, à travers les discours éditoriaux, c'est-à-dire les images de l'auteur créées en marge de l'œuvre, dans les critiques littéraires, par exemple. L'image de l'auteur est aussi en relation étroite avec les facteurs institutionnels (position et positionnement de l'auteur) et l'imaginaire social (les modèles stéréotypés qui dominent une époque donnée (Amossy, 2009 : 11). La notion de posture

réfère, pour sa part, selon Meizoz (2009 : 3), à « la présentation de soi d'un écrivain, tant dans sa gestion du discours que dans ses conduites littéraires publiques ». Soulignons enfin que nous observons la figure imaginaire de l'auteur et non l'image de soi réelle du signataire du roman (Amossy, 2009 : 2).

La catégorisation réductrice de la part de la critique littéraire française évoquée ne concerne toutefois pas tous les critiques occidentaux ou africains. Par exemple, Odile Cazenave (2003) et Jean-Marc Moura (2002) critiquent et déconstruisent l'analyse unilatérale faite par la critique occidentale. Les écrivains dits « francophones » (par exemple Tahar Ben Jelloun, Edouard Glissant, Maryse Condé et Alain Mabanckou), de leur côté, ont signé un *Manifeste « pour une littérature-monde en français »*. Ce manifeste, inspiré entre autres par l'ouvrage d'Édouard Glissant (1997) nommé *Traité du Tout-Monde*, a été écrit afin que la notion de littérature-monde remplace la notion de littérature francophone. De la sorte, la séparation entre la littérature française « du centre » et non-française « de la périphérie » serait moins soulignée et les auteurs nommés francophones ne seront plus exclus de l'espace littéraire canonique. Les signataires de ce manifeste relèvent également le point paradoxal de cette distinction entre les auteurs du centre et ceux de la périphérie : la plupart des écrivains primés en France actuellement sont de fait des auteurs francophones, c'est-à-dire d'origine autre que française ou en partie d'origine française. Or, ils écrivent en français et habitent en France depuis longtemps. Cela dit, il nous semble que Paris, la capitale du champ littéraire d'expression française, n'apparaît comme telle que pour les auteurs « de souche ». En fin de compte, il paraît que les frontières « raciales » sont ainsi maintenues même au sein de l'espace géographique européen<sup>7</sup>.

Actuellement, la nouvelle désignation de la littérature francophone, comme littérature-monde en français, n'apparaît ni dans les catalogues littéraires ni dans les librairies françaises contrairement au monde anglo-saxon où le terme *World literature* est entré dans l'usage courant. De fait, le débat sur le pour et le contre de l'acceptation de ce terme est en cours et finira peut-être par un renouvellement au niveau du classement de la littérature d'expression française. Et, qui sait, cela provoquera peut-être un changement qui atteindra aussi le niveau de pensée générale longtemps anticipé par beaucoup de chercheurs africains ou « africanistes » comme Mudimbe ou Fanon par exemple.

### **Les notions d'africanité et d'exotisme remises à jour**

Les notions d'exotisme, d'exotisation et d'africanité sont, selon le point de vue adopté dans cet article, parallèles et reliées aux politiques identitaires occidentales qui ne s'adaptent pas forcément très bien au contexte africain. Le premier degré du concept

d'africanité est défini tout simplement ainsi : « relatif aux caractères particuliers de la culture africaine » (Mudimbe, 1982 : 57). La notion d'africanité est cependant connotée par le passé colonial de l'Occident qui a, selon Mudimbe (*ibid.*), « créé le « sauvage » afin de « civiliser » le « sous-développement », afin de « développer » le « primitif » pour pouvoir faire de l'ethnologie ». Ce genre d'idéologie fait encore de nos jours partie de la mythologie occidentale fondée sur des stéréotypes et des préjugés exotisés et érotisés sur l'altérité. Cette pensée préjugiste est maintenue par l'intermédiaire d'une « bibliothèque coloniale » (Mudimbe, 1994), c'est-à-dire les discours occidentaux sur l'Afrique construits au cours des siècles pour soutenir cette ségrégation essentialiste entre les Noirs et les Blancs (Mangeon, 2010 : 13-14). À la lumière de cette réalité, de nombreux auteurs et chercheurs africains parlent aujourd'hui d'une africanité « autre ». Cette africanité contemporaine et l'absence-même de définition de ce terme est de fait le contraire de l'africanité « ancienne » exotique et signifie que le lecteur ou le critique occidental doit accepter d'être surpris en face de l'Autre (Chalaye, 2001).

Quant à la notion d'exotisme, elle est définie ainsi par la romancière Catherine N'Diaye (1986 : 13) : « L'exotisme, c'est la curiosité qui fige tout de suite les choses dans une altérité radicale, absolue ; et qui ne dérape (ni n'évolue) jamais vers un quelconque rapport heuristique. Aucun désir de résoudre l'énigme, de réduire la distance, ni de lever le voile ». De fait, Roland Barthes (1957 : 225-226) avait déjà démontré dans les années cinquante que l'exotisme était un phénomène lié à la rencontre entre l'Autre et le petit-bourgeois : « Le petit-bourgeois (c'est-à-dire un homme stéréotypé de sa classe sociale qui ne veut pas dépasser les limites de son entourage défini par sa classe) est un homme impuissant à imaginer l'Autre. Si l'Autre se présente à sa vue, le petit-bourgeois s'aveugle, l'ignore et le nie, ou bien il le transforme en lui-même ». N'Diaye (1986 : 13), qui suit les lignes de pensée de Barthes, définit ainsi cette rencontre : « L'exotisme est une rencontre avec l'Autre qui se situe à l'opposé de la connaissance (être content sans le savoir). La relation exotique est contradictoire avec la recherche de la vérité. Elle bascule donc facilement dans le folklore, dans la vision énorme et fixiste ».

Michel Laronde (1993) a lancé la discussion sur ce qu'il a nommé « néo-exotisme » à propos de la littérature beur. Cazenave (2003 : 234) a repris la même thématique en parlant du « renouveau de l'exotisme », désignant ainsi la renaissance de l'exotisme « historique » produit entre autres par Pierre Loti (en littérature) et par Paul Gauguin (en peinture) dans l'Europe moderne. Cazenave postule que, tout au moins dans la littérature africaine écrite depuis Paris, il existerait un côté narcissique, c'est-à-dire que l'œuvre de ces écrivains installés en France permettrait aux lecteurs occidentaux de découvrir un monde exotique et intime des Africains qui vivent en France et qui décrivent leur quotidien dans leurs ouvrages. Ainsi, les lecteurs occidentaux retrouveraient des éléments peu connus dans un cadre contextuel qu'ils reconnaissent (Cazenave, 2003 :

234-235). Toujours selon Cazenave (*ibid.*), le double discours (le discours du « Je » et de l'Autre) situé dans un contexte familier donnerait chez le lecteur libre cours à une curiosité voyeuriste pour découvrir l'Autre et, en même temps, une possibilité narcissique de s'observer soi-même sous un nouvel angle. D'emblée, la société européenne ou le lectorat européen essaierait de généraliser et de simplifier la diversité des auteurs africains à une ou deux unités. Ainsi, la différence serait plus facile à « digérer ». Pour éviter ce genre de diminution de valeur, les écrivains africains d'expression française de la nouvelle génération cherchent à imposer une re-conceptualisation des règles de la critique littéraire occidentale (Cazenave, 2003 : 254-255)<sup>8</sup>. Dans ce qui suit, nous tenterons de démontrer la résistance performative de Beyala et de Bugul contre ce genre de réduction des auteures subsahariennes à des valeurs littéraires uniquement sociologiques et réalistes et contre la persistance des anciens termes à connotations racistes.

### **Les performances exotiques et érotiques dans les œuvres de Beyala et de Bugul**

Dans les romans beyaliens et buguliens, l'image de la femme noire reste superficielle et exotique, la femme noire est représentée comme une mascotte exotique comme le montre le passage suivant du *Baobab fou* de Bugul :

« Ces gens riches étaient libres de faire ce qu'ils voulaient, ils absorbaient la diaspora pour l'originalité. ' Nous avons une amie noire, une Africaine', était la phrase la plus 'in' dans ces milieux. La Négresse après les lionceaux et les singes, avec les masques Dogon et d'Ifé. J'étais cette négresse, 'chez vous autres', cette 'toi, en tant que noire, il faudrait que...', cet être supplémentaire, inutile, déplacé, incohérent ». (1982 : 101-102).

Le stéréotypage et l'exotisation buguliens ne concernent pas uniquement les Noirs aux yeux des Blancs. Dans le passage suivant, tiré du même ouvrage, la protagoniste évoque son voyage vers l'Europe où elle partira pour poursuivre ses études : « Enfin l'Europe, l'Occident, le pays des Blancs, le pays des Gaulois, le pays des sapins, de la neige, le pays de mes « ancêtres » (Bugul, 1982 : 39). Les deux continents sont ainsi représentés dans les termes du répertoire exotique de « chez vous », les Autres. Ce discours ironique, voire moqueur, fait également allusion au discours attaché au colonialisme qui était alors justifié, d'une part, par les intérêts utilitaristes du christianisme et d'autre part, par un progrès irréversible de l'humanité qui est de fait une idéologie née dans le contexte du siècle des Lumières dans le but de civiliser les indigènes en leur imposant la civilisation et la culture occidentales en voulant faire croire aux Africains que les colons étaient réellement leurs ancêtres Gaulois (Chevrier, 1984 : 49-50).

Le côté performatif et burlesque de la représentation exotisée de la femme noire est manifeste dans autre passage. Précisons que nous adaptions ici le concept de *performativité* introduit par Judith Butler (1990) signifiant que le sexe social (genre) est de fait une reconstruction patriarcale que l'on entretient à travers les performances répétitives. Dans l'œuvre de Beyala et celle de Bugul, les deux narratrices jouent intentionnellement ce jeu performatif de l'identité culturelle intersectionnelle :

« Je dansais devant une foule en mal d'exotisme, avec des masques gentils ou inquiétants. J'épuisais les contes de Grand-mère et d'Ahmadou Koumba. Je décorais de précipices rouge tropical des contes de Grimm et de Perrault. Je faisais le singe, le poirier, la diseuse de bonne aventure. Les Blancs se marraient parce qu'ils croyaient goûter au gâteau sucré des mystères africains. Je les embobinais dans un flot de snobisme et de références cambroussardes ». (Beyala, 1994 : 301).

L'exotisation et l'érotisation de la femme noire des romans étudiés vont donc de pair. De fait, dans l'approche conjoncturelle (*Conjunctural approach*), développée à partir de l'intersectionnalité, la « race » et le genre ne sont plus séparés l'un de l'autre. Ces entités forment ainsi une particule de l'identité qui est en mouvement constant et qui dépend du contexte (Gillman, 2007 : 138). Citons un passage de Bugul pour l'illustrer :

« Je jouais un défilé de mode africaine, me changeant tout le temps pendant que les gens mangeaient [...] Au fur et au (*sic*) mesure l'armoire se vidait de tous les vêtements que j'avais ramenés du pays et que je ne portais jamais. J'avais tout montré jusqu'au petit pagne, si suggestif, qu'on porte sous les vêtements ; je leur en expliquais le sens érotique. Les hommes me happaient du regard, les femmes louchaient sur le petit pagne. Le mythe de l'*érotisme du Noir se confirmait* ». (Bugul, 1982 : 109).

Le sexe est ainsi racialisé et la race érotisée lors d'une soirée dans un appartement en Europe où la protagoniste a invité ses amis. Elle joue donc sciemment son rôle de mascotte exotique et érotique, car cela semble être la seule possibilité pour se faire accepter parmi ces Blancs qui se disent « ouverts » et fiers d'avoir une amie Noire. Il existe cependant un danger dans ce jeu performatif (au sens de Butler) : le ton ironique peut parfois passer inaperçu pour le lecteur ou le critique littéraire. Dans ce cas, on entre tout droit dans l'univers des clichés sur la femme noire, ce qui est parfois le cas parmi quelques critiques occidentaux, comme nous l'avons déjà vu.

### Question de langue : exotisation du français ou création d'un français exotique ?

Les auteurs subsahariens postcoloniaux sont souvent confrontés à une situation ambiguë face à la question complexe de la langue d'écriture : comment s'exprimer dans

la langue de colonisation, c'est-à-dire le français (dans notre corpus), bien que Volet (2008) considère que : « les Africaines du continent n'ont eu aucun mal à recoloniser la langue française à leur avantage ». La production littéraire reflète toutefois la tension entre deux ou plusieurs idiomes et c'est sans doute pour cela que Moura (2002 : 80) appelle ces auteurs passeurs de langue. La langue française devient donc hybride, ce qui est un trait caractéristique de l'écriture postcoloniale dite « francophone ». Par contre, tout ou moins par rapport aux romans « parisiens » de Beyala auxquels *Assèze l'Africaine* appartient, Cazenave (2003 : 154-155) formule l'objection suivante : « Pour le lecteur camerounais, l'univers et les personnages dépeints auront quelque chose de factice, d'artificiel, en lesquels il/elle ne se reconnaîtra pas (en dehors des questions de différence de milieu et de statut social) ». Un autre chercheur d'origine africaine semble confirmer ce constat. Feze (2006 : 13) analyse le langage beyalien comme suit : « une langue française travaillée qui laisse penser a priori à une africanisation du français mais qui [...] ne peut entretenir cette illusion que chez le lecteur français ». De fait, Feze (*ibid.*) postule que l'appartenance à l'univers des littératures centrales contient cette exigence implicite du langage hybride auquel les auteurs francophones doivent obéir pour être reconnus. D'emblée, le renouveau de l'exotisme permettrait ainsi aux écrivains africains d'exister et d'être reconnus.

Dans l'écriture beyalienne et bugulienne, l'on peut donc retrouver des « traits africains », comme l'illustrent les exemples suivants :

« Nous nous donnions beaucoup de peine mais les sons qui sortaient de nos bouches étaient embrochés, les accents déformés, pimentés et *bâtonmanioqués*. Notre français était mis à la page au son de *tam-tam*, aux ricanements du *balafon*, aux cris des *griots*. » (Beyala, 1994 : 93, nous soulignons).

Le premier mot souligné désigne un repas à base de manioc. Le deuxième et le troisième mot soulignés sont des instruments de musique africains et le dernier mot souligné se réfère à une personne qui fait partie de la caste des griots (griot est le transmetteur de la tradition orale dans la culture de l'Afrique de l'Ouest). En plus de mots africanisés ou propres au contexte africain, le langage hybride de ces auteures contient aussi des mots d'origine de leur langue maternelle comme nous le verrons dans l'exemple qui suit : « Seulement, dans certains cas, il pouvait être victime d'un *xala*. » (Bugul, 1999 : 48, nous soulignons). Ce dernier mot est d'origine wolof, langue maternelle de Bugul, et signifie l'impuissance due à des pratiques magiques (*Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*, 1983/1988).

En ce qui concerne l'impact des auteurs sur leur image publique et en face de leur œuvre semi-autobiographique, nous considérons que les deux écrivaines tentent de lutter contre le stéréotypage de l'auteure africaine et de créer leur propre langage

et, par conséquent, leur propre écriture à la fois individuelle et africaine. Beyala, qui se définit d'ailleurs en tant qu'écrivaine afro-française<sup>9</sup>, dit qu'elle ne cherche pas à reproduire la langue de Baudelaire. L'auteure elle-même appelle son écriture hybride, qui contient des éléments langagiers de New-Bell, « le français de demain » (Matateyou, 1996 : 606). Bugul, pour sa part, considère, tout au moins à propos de l'écriture de *Riwan ou le chemin de sable*, que : « Ce n'est pas du français, c'est de l'oralité » (Midiohouan, 2001 : 18). Cette auteure sénégalaise a aussi déclaré, dans un autre entretien littéraire : « J'écris contre les clichés et les idées reçues que l'on a de la femme africaine » (Mendy-Ongoundou, 1999 : 2).

Dans le monde actuel, où les médias suivent ces auteures de très près, l'impact de l'auteure joue un rôle assez important. Cela concerne essentiellement Beyala, « l'enfant terrible » de la « littérature-monde en français ». Les postures de Beyala et de Bugul nous semblent participer à ce jeu de masques ou de performances identitaires qui est donc présent aussi bien au niveau auctorial que narratif. Les auteures et les protagonistes/narratrices nous paraissent vouloir bien jouer le rôle de la bête curieuse que l'on attend d'elles tout en assumant leur souffrance intérieure de ne pas être acceptées parmi les « nous » par l'intermédiaire de ces performances qui ridiculisent finement la raison cartésienne. Cela dit, le « Je » reste multiples fois dominé conformément au concept d'intersectionnalité.

## Conclusion

Le but de cet article a été de donner quelques éléments de réflexion en controverse des préjugés ethnocentriques de certains critiques occidentaux sur la littérature et sur l'image des auteures africaines. Nous avons proposé une brève relecture à rebrousse-temps de deux auteures contemporaines subsahariennes d'expression française : Calixthe Beyala et Ken Bugul. Nous avons également révisé d'anciens termes liés au vocabulaire postcolonial comme la notion d'auteur « francophone », d'africanité et d'exotisme. Nous avons premièrement abordé le débat autour de la notion de littérature dite « francophone » et la proposition des signataires du manifeste pour remplacer le terme « francophone » par la définition non-discriminante : « littérature-monde en français ». Nous avons ensuite montré que l'africanité n'est plus considérée (ou ne devrait pas l'être) sous sa forme essentialiste ancienne. Il s'agit d'une nouvelle africanité hybride et non-essentialiste qui n'a ainsi rien à voir avec les questions « raciales » ou essentielles. Et enfin, nous avons discuté de l'exotisme relié à l'africanité et de la nouvelle adaptation de ce terme devenu néo-exotisme ou renouveau de l'exotisme. Contrairement à la notion d'africanité, cette notion remise à jour nous semble garder son caractère exotisant et érotisant de l'altérité.

Outre la terminologie revisitée, nous avons tenté de démontrer qu'aussi bien Beyala que Bugul essaient de proposer une nouvelle représentation de la femme africaine. Cette représentante fictive de la femme subsaharienne est remise à jour à travers l'*ethos* auctorial et l'*ethos* narratif ainsi qu'à travers la posture de ces auteures contemporaines considérées comme des auteures engagées. Beyala et Bugul s'expriment en langue de la colonisation, certes, mais leur langage est manié, africanisé à leur façon. Certains chercheurs trouvent cette africanisation de la langue superficielle. Ce « faux exotisme » de la langue et ainsi vu comme une demande inexprimée imposée aux auteurs africains conformément aux attentes du lectorat et de la critique occidentaux dominants. Cependant, dans les cas de Beyala et de Bugul, il ne nous semble pas qu'elles chercheraient à plaire aux lecteurs occidentaux et à jouer le jeu du monde éditorial à leur égard. Par contre, ces auteures mettent en avant les protagonistes qui représentent la femme noire postmoderne, *consciente* des attentes et des préjugés stéréotypés de la part des Occidentaux toujours prisonniers de leur imaginaire simpliste vis-à-vis de l'altérité. Elles mettent ainsi en question les préjugés tirés de la bibliothèque coloniale des lecteurs ou critiques occidentaux. Dans l'univers de ces « paradis artificiels », ces auteures subsahariennes et les protagonistes semi-autobiographiques luttent contre les idées toutes faites que l'on a d'elles et revendiquent aussi ce que peut représenter le dit « Eldorado » pour ces jeunes femmes noires à la recherche des « ancêtres Gaulois ».

### Bibliographie

- Amossy, R. 2009. « La double nature de l'image d'auteur ». *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 3, pp. 2-11, <http://aad.revues.org/662>. Consulté le 28 novembre 2011.
- Barthes, R. 1957. *Mythologies*. Paris : Éditions de Seuil.
- Bazié, I. 2005. « Le corps dans les littératures francophones ». *Études françaises*, n° 2, Vol. 41, pp. 9-24.
- Beyala, C. 1994. *Assèze l'Africaine*. Paris : Albin Michel.
- Beyala, C. 1998. *La petite fille du réverbère*. Paris : Albin Michel.
- Beyala, C. 2000. *Lettre d'une Afro-Française à ses compatriotes*. Paris : Mango Dokument.
- Bugul, K. 1997 [1982]. *Le baobab fou*. Dakar : Les Nouvelles Éditions Africaines.
- Bugul, K. 1994. *Cendres et braises*. Paris : L'Harmattan.
- Bugul, K. 1999. *Riwan ou le chemin de sable*. Paris : Présence Africaine.
- Butler, J. 1990. *Gender Trouble*. London & New York: Routledge.
- Cazenave, O. 2003. *Afrique sur Seine. Une nouvelle génération de romanciers africains à Paris*. Paris : L'Harmattan.
- Chalaye, S. 2001. « Les masques de l'africanité ». *Africultures*, 1/10/2001. <http://www.africultures.com/php/index/php?nav=article&no=183>. Consulté le 17 janvier 2011.
- Chevrier, J. 1984. *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin.
- Davis, K. 2008. "Intersectionality as buzzword. A sociology of science perspective on what makes a feminist theory succesfull". *Feminist theory*. Vol. 9 (1). Los Angeles, London, New Delhi and Singapore: SAGE Publications, pp. 67-85, <http://ejw.sagepub.com>. Consulté le 22 janvier 2010.
- Etoké, N. « Calixthe Beyala et Ken Bugul : regards de femmes sur l'Afrique contemporaine ».

- Africultures*, 01/02/2001, pp. 1-2, <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=1733>. Consulté le 11 août 2009.
- Feze, Y-A. 2006. « Langues et interculturalité dans la littérature d'Afrique francophone ». *Annales du Patrimoine*. n° 6, pp. 11-17.
- Gillman, L. 2007. « Beyond the Shadow. Re-scripting Race in Women's Studies ». *Meridians: feminism, race, transnationalism*. Vol. 7. n° 2, pp. 117-141.
- Glissant, E. 1997. *Le traité du Tout-Monde*. Paris : Gallimard.
- Harinen, K. 2012. « Écriture rebelle ou la reconstruction de l'exotisme : exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul ». In : Anne Pauzet et Sophie Roch-Veiras (éds.) *Femme en francophonie. Écriture et littérature*, Vol. 1, Paris : L'Harmattan, pp. 69-89.
- Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire*. Équipe IFA. 1983/1988. Paris : EDICEF/AUPELF.
- Laronde, M. 1993. *Autour du roman beur : Immigration et Identité*. Paris : L'Harmattan.
- Mangeon, A. 2010. *La pensée noire et l'Occident. De la bibliothèque coloniale à Barack Obama*. Cabris : Éditions Sulliver.
- Manifeste « Manifeste « pour une littérature-monde en français »*. 2007. *Le Monde Des Livres*, <http://www.etonnants-voyageurs.com/spip.php?article1574>. Consulté le 16 novembre 2010.
- Meizoz, J. 2007. *Postures littéraires. Mises en scène modernes de l'auteur*. Genève-Paris : Slatkine Érudition.
- Meizoz, J. 2009. « Ce que l'on fait dire au silence : posture, ethos, image d'auteur ». In: *Argumentation et Analyse du Discours*, n° 3/2009, <http://aad.revues.org/667>. Consulté le 28 novembre 2011.
- Mendy-Ongoundou, R. 1999. « Ken Bugul revient avec « Riwan ». *Amina* mai, pp. 1-5, <http://aflit.arts.uwa.edu.au/AMINABugul99.html>. Consulté le 8 juillet 2008.
- Matateyou, E. 1996. « Calixthe Beyala : entre le terroir et l'exil ». *The French Review*, Vol. 69, n° 4, pp. 605-615.
- Moura, J-M. 2002. « Critique postcoloniale et littératures francophones africaines ». Samba Diop (éd.) *Fictions africaines et postcolonialisme*. Paris : L'Harmattan.
- Mudimbe, V-Y. 1982, *L'odeur du père. Essai sur les limites de la science et de la vie en Afrique noire*. Paris : Présence Africaine.
- Mudimbe, V-Y. 1994. *The Idea of Africa*. Bloomington & Indianapolis: Indiana University Press.
- N'Diaye, C. 1986. *Gens du sable*. Paris : P.O.L.
- Newell, S. 1997. *Writing African Women: Gender, Popular Culture and Literature in West Africa*, London: Atlantic Highlands.
- Volet, J-M. 2008. «Rendre la parole agissante' L'Afrique écrite au féminin depuis les années 1960», [http://aflit.arts.uwa.edu.au/independant\\_20e\\_fr.html](http://aflit.arts.uwa.edu.au/independant_20e_fr.html). Consulté le 12 juin 2010.
- Yuval-Davis, N. 2006. "Intersectionality and Feminist Politics". *European Journal of Women's Studies*. SAGE Publications 13, pp. 193-209. <http://ejw.sagepub.com/cgi/content/abstract13/3/193>. Consulté le 17 février 2008.

## Notes

- 1 Cf. p. ex. Davis, 2008 ; Amossy, 2009 ; Meizoz, 2009.
- 2 See for example Davis, 2008; Amossy, 2009; Meizoz, 2009
- 3 Cf. p. ex. Mudimbe, 1982 ; N'Diaye, 1986.
- 4 Cf. Beyala, 1994, *Assèze l'Africaine*.
- 5 Cf. Bugul, 1999, *Riwan ou le chemin de sable*.
- 6 Cf. Newell, 1997.
- 7 Cf. *Manifeste « pour une littérature-monde en français »*, 2007.

8 Nous discutons de la thématique de l'exotisation également dans notre article : Harinen, K. 2012. « Écriture rebelle ou la reconstruction de l'exotisme : exemple de Calixthe Beyala et Ken Bugul ». In: Anne Pauset et Sophie Roch-Veiras (éds.) *Femme en francophonie. Écriture et littérature*, Vol. 1, Paris : L'Harmattan, pp. 69-89.

9 Cf. Beyala, 2000.